

Témoignages



Quotidien du parti communiste réunionnais

Mardi 15 Décembre 1987

«Garson» ou le Grand Marché universel

Vendredi dernier, je suis retourné au Grand Marché. C'était au Cinéma à La Possession. On appelle ça le miracle du théâtre. Volland y jouait GARSON, la pièce de Pierre Louis Rivière.

Quant à l'occasion, Pierre-Louis Rivière joue Blue Monk, le morceau reste encore un peu prisonnier du saxo ténor, mais, en revanche, quand il conçoit une pièce de théâtre, c'est un concerto.

Un concert du créole, l'harmonie des divers registres de la langue (c'est ma petite fille qui, après l'avoir lu dans une revue pour enfants, m'a rappelé Mozart s'insurgeant contre l'Italien et composant le premier opéra en allemand...).

Ainsi, lorsque Garson, le héros, reprend en final l'ouverture chantée par Tirouz, c'est aussi Serge Daffreville, chanteur dans l'emploi du comédien, qui reprend, prolonge. Pierre-Louis Rivière, le comédien, chanteur du début.

Entre ce début et cette fin, rendus nécessaires par leur accord même, se tendent alors les lignes mêlées des deux mélodies de Tirouz et de Garson.

Comme un orchestre les accompagnant, les acteurs tiennent une partie qui les lie à tous les autres: écho encore entre Leroy le diurne, accapareur de l'argent, se jouant des règles politiques et sexuelles (il a eu la Reine; il a maintenant Suzy qui pourrait être sa fille), et Grand Dyab, le maquereau, nocturne accapareur du plaisir. La Reine, tenancière de buvette, prêtresse dérisoire au chant grêle, préfigure le destin des filles de son lupanar glauque. Ses hommes, la vierge électrique, la lâchent selon le leitmotiv de la déchéance et de la nostalgie.

Suzy, Lulu engluee au Grand Mar-

ché, est la créature d'un rêve pauvre de putes, issue de romans-photos de Janet, et du cynisme de Rita, ses deux «frangines» de besogne.

Quant aux musiciens, Joni, Moïse, et Isaak, ils jouent l'inaction agitée, ils dansent la parodie du moringue, ils effacent le maloya originel esquissé par Janet et Rita. Leur musique est celle de la ville cosmopolite: french-cancan océanique, blues tropicalisé...

Avec une rigueur classique, au Grand Marché, du crépuscule à l'aube, tout se joue. Ou plutôt rien!

Car, l'amour, même dans les souvenirs, se résout en quelque chose de furtif, sans l'avenir en grand A qu'on lui accorde chez les midinettes ou dans la tragédie.

Et, la mort n'achève rien, au contraire, elle sert à perpétuer; Grand Dyab et Koboy, ou Leroy; Tirouz en Garson, avec toutefois, dans cette étrange génération, une entropie implacable. Comme par exemple, la dégradation du père depuis Tirouz, l'homme aimant et aimé, à Grand Dyab et ses «filles», jusqu'à «papa» Leroy...

Pourtant, on rit des fadaïses de Janet, de l'aigreur de Rita, des bouffonneries de Tirouz, des fanfaronnades des hommes, des gesticulations de Garson avec son ombre, de la mascarade de la Reine...

La tragédie est transmuée en comédie. Mais que l'on y prenne garde; la comédie se déroule dans un monde où le danger provient de l'ordre établi, où l'orchestre dirige les solistes.

Au contraire, par exemple, du Tartuffe de Molière, au noyau familial défendu par le domestique Dorine, et menacé par un individu isolé, dans GARSON tout s'inverse: avec Leroy, la Reine, figures du père et de la mère, et leurs enfants; prostituées et pilliers de cantines,

la famille dégradée aidée de Koboy se déchire et assassine ou éloigne l'homme des marges. L'ordre de ce monde est mauvais: les valeurs passées meurent, vivre au présent suivant la justice, l'amour, débouche sur un avenir de folie ou d'exil: c'est bien la même fuite qui réunit Tirouz et Garson. «Mi mars, mi mars...», mais avancent-ils vraiment ces pantins?

Et pour finir, le miracle n'a pas lieu; aucun deus ex machina, aucune intervention extérieure ne rendra meilleur le monde.

J'ai lu quelque part que nous avons la possibilité d'inscrire une tribu — près de 3000 personnes — dans notre mémoire. Pierre-Louis Rivière n'épuisera pas de sitôt ses réserves: ce qui lui évitera de tirer depuis des encyclopédies les personnages de ses pièces futures! Alors que manque-t-il à GARSON pour paraître totalement achevé? Peut-être une meilleure cohérence de la langue de chacun des personnages... Et aussi plus de faste musical en contrepoint de la richesse dramatique...

En tout cas, Pierre-Louis Rivière, en donnant comme maîtres de langue aux Réunionnais les «désordres» du Grand Marché, a échappé au piège des langages savants, et aux florilèges des «savoureuses expressions bien de chez nous» (seraient-elles cagnardes!). C'est un pas essentiel vers la décolonisation du créole (mais, n'oublions pas que Leroy parle le français...). La troupe Volland, Emmanuel Genvrin, Pierre-Louis Rivière, sont d'extraordinaires fomentateurs d'émotion, de lucidité, de beauté.

Je retournerai au Cinéma.

Edward Roux
La Saline-les Bains